

Le Bonnet Rouge

DIRECTION & PUBLICITÉ
14, rue Drouot (Paris 9^e)
Téléph. : CENTRAL 69-70

Quotidien Républicain du soir
5 centimes — PARIS ET DÉPARTEMENTS — 5 centimes

RÉDACTION & ADMINISTRATION
142, rue Montmartre (Paris 2^e)
Téléph. : CENTRAL 60-62

Abonnements : Paris 20 fr. ; Départements 24 fr. ; Étranger 32 fr.
Les abonnements pour 6 mois sont reçus

DIRECTEUR :

Miguel ALMEREYDA

Pour la Publicité s'adresser à la Direction
14, rue Drouot, Paris (9^e)

Dans la Mêlée

A propos de Romain Rolland

Pourquoi faut-il cependant que nous ne puissions refermer sans un profond regret, sans un trouble intime, ce livre où certaines pages, d'une parfaite beauté, nous ont valu la joie de ne pas désespérer de l'humanité ?

C'est d'abord qu'il contient des erreurs flagrantes, sources de graves injustices. Oui, Rolland se trompe, Rolland ne rend pas justice à son propre pays, quand il se place si haut « au-dessus de la mêlée », qu'il n'aperçoit plus aucune distinction entre les intellectuels de France et d'Allemagne, d'une part, et les socialistes des deux pays, d'autre part, — car nous savons qu'il en a connu l'existence, — qu'un Comité « pour mieux se connaître », né en France avait groupé, en faveur du rapprochement franco-allemand, un grand nombre de ceux que, précisément, on avait qualifié d'« intellectuels », et qu'il n'oublie qu'une « Ligue franco-allemande », également née en France dans des milieux intellectuels, avait tenté de réconcilier les deux pays jusque sur le terrain politique ; et que les difficultés qui avaient rendu très laborieux l'enfement de la Ligue, étaient constamment venues d'Allemagne, et non de France ; il oublie ou il ignore que le 31 mai, moins de deux mois avant l'ouverture de la crise européenne, une grande manifestation publique franco-allemande avait lieu à Lyon, organisée par des intellectuels, présidée par un savant, patronnée par la municipalité ; il ne sait rien des efforts courageux et tenaces autant que stériles de Vandervelp pour déclencher un mouvement pacifiste dans le haut clergé catholique d'Allemagne ; il n'a conservé aucun souvenir des réunions interparlementaires de Berne et de Bâle ; d'un trait de plume il bifte l'histoire des congrès nationaux et internationaux, dans lesquels les socialistes français, avec une bonne volonté trop confiante sans doute, cherchaient à organiser, au besoin par la grève, la résistance du prolétariat contre les entreprises guerrières des gouvernements ; il semble ne rien savoir des efforts efficaces multipliés par les socialistes à la veille de la guerre pour éviter que la France engage la plus légère responsabilité dans la déclaration de guerre ; de tous ces faits de notre proche histoire il ne tient compte ; il écrit imperturbablement : « Cette élite intellectuelle, ces Églises, ces partis ouvriers, n'ont pas voulu la guerre... Soit !... Qu'ont-ils fait pour l'empêcher ? » et il met tout uniment en balance les « guides moraux », les « chefs religieux ou laïques » de France et d'Allemagne. Et je sais bien que par ailleurs, Romain Rolland fait à son pays crédit d'un peu plus d'équité. Mais je ne sache pas qu'il ait jamais retiré ou atténué l'injuste appréciation qu'il a si étourdiment faite des efforts tentés par ses compatriotes pour organiser une paix durable et juste.

Faut-il expliquer par la simple ignorance une erreur aussi étonnante ? J'y vais plutôt pour ma part l'effet d'une fausse perspective, dont on aperçoit la trace tout au long des articles de guerre de Romain Rolland. Romain Rolland doit beaucoup à l'Allemagne ; il ne s'en cache pas et nous le louons de reconnaître sa dette. Il a aimé, il continue à aimer l'Allemagne des penseurs, des poètes et des musiciens ; il ne répudie ni Bach, ni Wagner ; qui oserait l'en blâmer ? Il reste fidèle aux amitiés personnelles qu'il a connues parmi les écrivains et les artistes de la jeune Allemagne, et il le proclame en termes qui imposent le respect. Sans aucun doute il aime pareillement la France, sa petite patrie niernaise et le grand pays dont la cause lui paraît « celle de la liberté et du progrès humain ». Partagé entre ces deux amours, il ne sait ou ne peut se résoudre à la déchirante nécessité de prendre partie. Il s'élève alors « au-dessus de la mêlée » à une hauteur telle que la physionomie des nations s'estompée, leurs difformités comme leurs beautés, et qu'elles s'égalisent à ses yeux dans une sorte de lointain sans relief ; il se guide par système jusqu'à ne pas savoir que point de vue théorique, d'où il peut sembler au sceptique ou au dilettante qu'après tout rien n'est parfait, que toutes les nations ont leurs grandeurs et leurs faiblesses et que toutes font sensiblement même figure devant le tribunal serein de l'histoire. De là l'étrange balancement qui, suivant une sorte de rythme mécanique, distribue aux adversaires une part égale d'éloge et de blâme. « Jeunesse héroïque » des deux pays, intellectuels, socialistes, chefs religieux reçoivent tour à tour

la couronne ou la férule. Et je veux bien que le mobile de cette attitude soit un souci de justice hautaine et rigide ; mais le malheur est que cette justice de théorème aboutit à plus criante injustice. *Summa jus, summa injuria* ! Car cette justice n'établit aucune différence entre la nation qui attaque et celle qui se défend ; elle n'aperçoit aucune nuance entre l'« unanimité pour la guerre » de la Belgique violée, de la France attaquée, et l'unanimité du peuple qui se solidarise avec les gouvernements agresseurs ; elle voit « dans chaque Etat », « toutes les forces de l'esprit enrégimentées » ; elle relève, sans l'ombre d'une distinction, « les efforts des deux partis aux prises... pour justifier leurs crimes » ; « chaque peuple, est-il dit ailleurs, a plus ou moins son impérialisme ». Je ne sais si la réalité est telle, aperçue de Sirius ; mais Genève n'est pas Sirius. On sait à Genève qui a voulu la guerre, qui l'a précipitée quand elle pouvait être évitée, qui a formulé la théorie du « chiffon de papier » et celle de la « guerre absolue » ; on sait quelle armée a fait marcher devant les bataillons les femmes et les enfants, qui a déporté les civils par dizaines de milliers, torpillé les paquebots chargés de vies innocentes, assassiné Miss Cavell. On sait tout cela à Genève et ailleurs, et l'on s'étonne que Romain Rolland soit seul à sembler l'ignorer. Et qu'il ne dise plus aujourd'hui qu'il a été « outragé » en France « sans même être entendu ». Il a pu, librement, publier le recueil de ses articles de guerre ; nous avons ce recueil sous les yeux ; et ceux-là mêmes qui dédaignent l'arme vile de l'outrage, ne peuvent se retenir de songer avec amertume que Romain Rolland s'est montré à l'égard de son propre pays, moins informé et moins équitable que la plupart des neutres.

Sur le rôle des neutres, Romain Rolland a écrit quelques lignes qui sont belles, mais dont la chaleur même donne fort à penser. Parlant de la Suisse, il écrit : « Il faut que dans la tempête elle se dresse comme une île de justice et de paix, où, tels les grands couvents du premier moyen-âge, l'esprit trouve un asile contre la force effrénée, et où viennent aborder les navigateurs fatigués de toutes les nations, tous ceux que lasse la haine et qui, malgré les crimes qu'ils ont vus et subis, persistent à aimer tous les hommes comme leurs frères ». Ailleurs il salue dans les pays neutres « des refuges de cet esprit européen, qui semble pourchassé des pays belligérants par les armées de la plume ». L'accent personnel de ces lignes ne saurait tromper. Ne trahissent-elles pas chez l'auteur, une sorte de sensibilité malade qui se ferme devant toute violence et se ferme aux cris déchirants des victimes, aussi bien qu'aux clameurs furieuses des bourreaux — telles ces femmes qui mettent les mains sur leurs yeux pour ne pas voir le sang couler, même quand ce sang est celui de leurs enfants ? Si le militarisme prussien triomphait en Europe, écrit encore Romain Rolland, « je la quitterais pour toujours. J'aurais le dégoût d'y vivre ». En vérité, pareil désintéressement a de quoi déconcerter les plus chauds partisans de l'auteur de *Jean Christophe*. D'autres que lui, si l'Europe venait à subir le joug prussien, resteraient pour y lutter et y souffrir, cependant que Romain Rolland s'embarquerait pour une île du Pacifique, afin d'y achever la biographie tourmentée de quelque héros de l'action ou de la pensée !

TH. RUYSSSEN

(A suivre.)

Pour une lettre !

Le peintre Ernest Thieisson allant en Suisse, son ami le poète Georges Pioch, notre confrère des *Hommes du Jour*, le chargea de remettre une lettre à Romain Rolland. A la frontière, M. Thieisson fut fouillé. Le commissaire spécial découvrit la lettre. Défilé ! Il est défendu à un « particulier » de porter des lettres, l'Administration des postes ayant le monopole de ce service. M. Thieisson, hier, était, pour ce délit, condamné par défaut à cent cinquante francs d'amende.

En liberté provisoire

Deux des Belges qui avaient été arrêtés pour trafic de billets de banque, viennent d'être mis en liberté provisoire, le délit dont ils étaient inculpés n'ayant pu être établi. Ce sont MM. Omar Boulanger et Armand Samuël.

LA GUERRE

Communiqués Officiels

Communiqué de 3 heures

Rien à ajouter au communiqué précédent.

Communiqué russe

Pétrograd, 11 décembre. — Communiqué de l'état-major du généralissime : « Sur tout le front, il ne s'est produit aucun changement. Dans la journée du 10, l'ennemi a marqué une offensive de la région de Kouptchinsk sur la Strypa, à l'ouest de Tarnopol, mais il a été repoussé et s'est replié vers ses tranchées. Dans la mer Noire, le 10 décembre, près de l'île de Kephken, à l'est du Bosphore, trois de nos torpilleurs, après un combat d'artillerie, ont détruit deux canonnières turques. Nous n'avons eu aucune perte. Les mêmes torpilleurs ont détruit également un grand voilier. D'autre part, sur les côtes vers Kharmadan, nos torpilleurs, poursuivant un détachement turco-allemand, défilait la veille, ont enlevé d'un seul élan des positions stratégiques par l'ennemi sur le col du Sulim Boutag.

Le Front serbe

Les Bulgares attaquent. Athènes, 12 décembre. — Des informations officieuses nous font savoir que les Bulgares ont recommencé à attaquer sur tout le front français. Toutes les sautes ont été repoussées.

Les Alliés se replient

Rome, 12 décembre. — Le correspondant du *Giornale d'Italia* écrit : « Il y a au moins une division allemande

s'engagée entre Valandovo et Doiran. Les correspondants s'accordent à reconnaître que les contingents anglais sont surtout visés par les attaques allemandes, mais ils croient que l'artillerie anglaise se montre extrêmement efficace. Cependant, les dépêches de ce matin parlent d'une retraite graduelle des Alliés sous la pression de forces très supérieures en nombre. Un autre message de midi dit que cette retraite continue.

Projets allemands

Athènes, 11 décembre. — Les Allemands ont l'intention de fortifier les cols albanais conduisant à la Serbie, pour rendre difficile un retour des Serbes et pour permettre aux Bulgares de garder le pays avec peu de troupes. Le ministre bulgare à Athènes vient d'affirmer qu'il n'y a pas d'armée turque en Bulgarie. A Philippopolis sont arrivés des détachements allemands qui doivent servir de noyaux d'organisation aux corps turcs.

Les troupes serbes en territoire grec

Zurich, 12 décembre. — Suivant le *Nouveau Journal de Vienne*, le général Serrail et le généralissime grec auraient décidé que les troupes serbes qui ne peuvent se retirer en Albanie ou à Haïna, pourront passer sur le territoire grec pour se rendre à Salonique, où elles seront incorporés dans des détachements serbes.

Une nouvelle menace

Laysanne, 12 décembre. — D'après la *Gazette de Voss*, les troupes bulgares franchiront la frontière grecque si le gouvernement d'Athènes se range ouvertement au côté de l'Entente.

Communications interrompues

Laysanne, 12 décembre. — On mande de Constantinople à la *Gazette de Francfort* : « Deux mille soldats serbes sont arrivés à Salonique. » Les communications télégraphiques sont interrompues entre Constantinople et Salonique.

Russes contre Bulgares

Genève, 12 décembre. — Suivant le *Pester Lloyd*, les Russes commencent après Noël leur action contre la Bulgarie.

Avant le Terme de Janvier

C'était inévitable : à se hâter avec lenteur, on n'arrive pas toujours à temps. Voilà des mois que propriétaires et locataires commerçants demandent à être fixés définitivement sur la question des loyers — des mois pendant lesquels la commission de législation civile et criminelle de la Chambre s'est acharnée à trouver un accord, une formule transactionnelle, qui satisfasse à la fois tout le monde, y compris notre cher ex-ministre ! Et, à l'heure où, au-dessus des forces humaines, voire des forces parlementaires ! Les propriétaires, mécontents, entreprennent maintenant une vigoureuse agitation. Leurs Ligues tiennent réunion sur réunion. Il y en a une encore, aujourd'hui, au *Petit Journal*. D'autre part, la Chambre syndicale des Propriétaires immobiliers de la Ville de Paris, d'accord avec l'Union de la Propriété bâtie en France, multiplie les démarches auprès des pouvoirs publics. Cette semaine encore, les délégués de ces deux importantes associations demandaient à M. Clémentel qu'il soit décidé — au cas où une loi ne pourrait être votée pour le mois de janvier — que le prochain terme fut soumis à un droit commun de la « période de guerre ». Ce qui signifie que si « l'on ne demande rien au soldat de cinq sous » (il serait, à la vérité, quelque peu difficile de faire autrement), les mobilisés seuls pourront profiter d'un délai de droit. Quant aux non mobilisés, ils ne pourraient bénéficier de nouveaux délais qu'autant que le tribunal voudrait bien y consentir.

Les locataires protestent aussi

On le conçoit : cette façon de régler « d'avance » — le terme de janvier, n'est pas du goût de tout le monde.

Luquet, dans *l'Humanité*, parle de la « grosse malice » et de la « grande préférence » des Chambres syndicales et des Ligues de propriétaires, d'autre part, l'Union fédérale des locataires communique à la presse cet ordre du jour significatif : « L'Union fédérale des locataires, considérant :

- « Que le vote de la loi sur les loyers n'est plus possible, avant le terme de janvier ;
- « Que les conditions économiques se trouvent plutôt aggravées, par la mauvaise saison et la cherté croissante de la vie ;
- « Que les juges de paix tentent de plus en plus, à appliquer les décrets moratoires d'une façon préjudiciable aux locataires ;
- « La Commission exécutive de l'Union fédérale des locataires demande la prolongation du moratoire, pour le terme de janvier à avril, avec l'addition de dispositions propres à en assurer l'application.

A la recherche d'une transaction

Car c'est une transaction que cherchent, à l'heure, la Commission de législation de la Chambre et le gouvernement. La Commission, on le sait, vote article par article le projet Ignace, — en lui faisant subir, d'ailleurs, force remaniements. Ce projet prévoit « des réductions pouvant aller jusqu'à l'exonération ». Des commissions arbitrales, composées moitié de locataires, moitié de propriétaires, seront chargées de fixer la somme à verser par cha-

que. Mais les propriétaires entendent obtenir tout de suite la promesse inscrite dans le texte de la loi qu'ils seront indemnisés par l'Etat de tous les loyers qu'ils n'auront pas touchés. Ils assimilent la situation que leur a faite le moratorium à une sorte de réquisition. Le projet Ignace ne leur donne pas cette assurance, et c'est pourquoi les Chambres syndicales de propriétaires insistent pour obtenir des modifications essentielles. Mais, demandez-vous peut-être, si vous avez bonne mémoire, il y avait, au temps jadis, un projet gouvernemental... C'est exact. Mais il n'y en a plus. Un beau jour, MM. Viviani et Clémentel, ministres chargés de trancher la question dans le nouveau cabinet, ont discrètement retiré le projet qu'ils avaient déposé leurs prédécesseurs à la Justice et au Commerce. MM. Briand et Thomson. Si bien qu'il n'y a plus de projet de gouvernement, et que tout le monde ignore la pensée gouvernementale — si tant est que le gouvernement ait maintenant un avis sur la question.

Les choses en sont là. Les législateurs s'efforcent à trouver une transaction avec les organisations économiques groupant leurs forces, se concertent en vue d'une action décisive. Janvier est proche. Qui touchera ? Qui paiera ? Le nouvel an sera-t-il plus clémente que celui qui s'achève ? Bonhomme Noël mettra-t-il dans les gros sabots des propriétaires une bonne loi bien bourrée de promesses ?

THEMON.

N. B. — Le *Bonnet Rouge* fera bon accueil aux communications émanant des représentants autorisés des différentes organisations tant de locataires que de propriétaires. Nous nous ferons un plaisir, d'autre part, de répondre à toutes les questions que pourront nous poser nos lecteurs à propos des loyers.

Billets Rouges

Les parlementaires sont des bavards à qui il faudrait fermer la bouche. Vous lisez cela tous les jours dans les gazettes électorales ou royalistes, ainsi que dans les organes des blackbouls. Mais tout de même ! Il y a des éléments chauds accumulés dans les magasins militaires. Nos soldats gelaient. Un beau jour, on se décida à distribuer aux soldats les vêtements. Que s'est-il donc passé ? Des parlementaires, membres d'une commission, s'étaient rendus sur le front et, ayant vu, s'étaient plaints. Autre chose ? Des tribunaux militaires, à peine légaux, les cours martiales, commettaient iniputité sur iniquité. Des soldats parfois tombaient sous les balles des pelotons d'exécution. On s'apercevait, ensuite, qu'ils étaient innocents. Ces monstrueux iniquités ne se renouvelleraient plus. Pourquoi ? Parce que la Chambre des députés vient de voter la suppression des cours martiales. Les gazettes royalistes ou électorales continueront à dire que les parlementaires sont des bavards à qui il faut fermer la bouche. Mais continueront-ils à croire ces gazettes ?

Georges CLAISET.

La Durée de la Guerre

Méfions-nous des Oracles

Le colonel Feyler nous a appris, il y a deux mois, qu'aux conditions de la guerre actuelle, l'Allemagne ne pourrait poursuivre la lutte plus d'une année encore. Nous avons alors montré sur quelles données, l'éminent critique militaire suisse appuyait son affirmation.

« L'Allemagne, concluait-il, à fronts et pertes restant égaux, en aurait encore pour un an de guerre et nul ne lui contesterait d'avoir fait une magnifique résistance. »

A son tour, M. l'abbé Moreux, nous exposa sa propre opinion sur la matière, dans les colonnes du *Petit Journal*.

Le distingué directeur de l'Observatoire de Bourges fait aussi acte de prophète, mais sa prophétie est moins pour nous réjouir que celle du colonel Feyler.

M. l'abbé Moreux nous annonce l'épuisement de l'Allemagne pour dans 20 mois !

Vingt mois au lieu de douze ! (par don, dix maintenant !)

Pensez-vous peut-être que M. Th. Moreux ait découvert un signe dans la lune ? Nullement !

M. l'abbé Moreux dégage son pronostic de l'éloquence des chiffres à la façon du colonel Feyler.

Le procédé reste le même : une addition, une soustraction, une division pour terminer et la prophétie scientifique est en état de paraître en public.

Alors, pourquoi ces divergences ? La mathématique serait-elle aussi faillible que l'astrologie, la théologie et le marc de café ? Non !

Mais la mathématique n'est pas un oracle et le calcul — que les mathématiciens n'exousent — est quelque chose de comparable à un moulin à café. Ce dernier moulin à la finesse voulue le bon comme le mauvais café, et son agencement mécanique est totalement indifférent à la qualité du produit.

Les spéculations mathématiques sont dans ce cas ; le calcul peut être irréprochable et les résultats archi-faux si les données essentielles sont erronées.

Un mathématicien s'avisa, un jour, de prouver que la roche volcanique appelée

basalte ne pouvait se solidifier que sous la forme de prisme à six pans.

Son mémoire est d'ailleurs tenu pour un petit chef-d'œuvre mathématique. Vous pouvez juger de la stupéfaction du mathématicien lorsque de tous les points de la planète des géologues lui adressèrent — en matière de controverse — du basalte à quatre, cinq, sept, huit pans et plus.

Le calcul était juste, mais les données fondamentales comportaient de multiples facteurs oubliés ou inconnus qui avaient entaché de nullité la spéculation mathématique.

C'est le cas des pronostics mathématiques de l'abbé Moreux et du colonel Feyler.

Leurs calculs doivent faire état de facteurs essentiels qui ne peuvent — et pour cause — avoir que la valeur d'une approximation très élastique.

Il s'agit du chiffre exprimant les pertes subies par l'armée allemande depuis le début de la campagne.

L'écart de dix mois qui oppose les prévisions de l'abbé Moreux à celles du critique militaire suisse exprime surtout la prudence dont veut s'armer le premier des deux prophètes scientifiques.

Mais pour les profanes, pour ceux que la prophétie doit soutenir, réconforter, l'écart est lourd, il suppose une troisième campagne d'hiver.

Il est vrai que l'astronome de Bourges compte sur un prochain coup de balai. Il estime, d'autres termes, que la solution militaire proprement dite, de vancera la solution « par épuisement des effectifs ».

La morale de l'histoire est que toutes les prophéties méritent d'être traitées comme suspectes. Leur plus grand mérite est de faire naître de fausses espérances et de cruelles déceptions.

Je ne veux être désagréable ni à M. l'abbé Moreux ni à M. le colonel Feyler dont j'aime à reconnaître les qualités scientifiques ; mais ce que je peux proclamer, sans crainte d'être contredit, c'est la stérilité et l'inutilité des prophéties sur la durée de la guerre.

R. Lecointre-Patin.

Les Forçats héroïques

Charles SCHWALM

Encore un nom à ajouter à ceux des forçats patriotes dont nous avons conté la navrante odyssée !

Charles Schwalm a été arrêté à Paris.

Charles Schwalm ? Les habitants de Saint-Denis le connaissent bien.

Sous le pseudonyme de Félix Colin, cet ancien bagnard évadé de la Guyane, vivait depuis quarante ans dans sa laborieuse cité d'Yssy-les-Moulineaux. Grâce à son travail acharné, il était parvenu à se créer une certaine aisance. Ses économies lui permirent d'acheter une petite propriété située boulevard Ornano. Nul ne pouvait se douter, parmi ses voisins, que ce brave homme était un forçat échappé du bagne. Patriote convaincu, il avait versé tout son or à la Banque de France. Malgré ses quatre-vingt-cinq ans, Charles Schwalm se fit tirer de ne pas se rendre plus utile à la Patrie. Il avait lu, dans le *Bonnet Rouge*, l'histoire émouvante d'Etcheverry. Quand il apprit, dimanche, la grâce de l'héroïque bagnard, Charles Schwalm, désireux lui aussi de se réhabiliter complètement se rendit au Bureau de Recrutement.

— Je veux m'engager, dit-il.

— Montrez vos papiers.

Charles Schwalm ne possédait aucune pièce d'identité. Il ne put obtenir satisfaction. Désespéré, il courut chez M. Darrou, commissaire aux délégations judiciaires.

— Monsieur le commissaire, je m'adresse à vous pour contracter un engagement dans l'armée.

Le magistrat fut étonné. Charles Schwalm lui montra un acte notarié attestant qu'il avait une petite propriété à Saint-Denis et l'exhiba également un reçu de 500 francs déposés à la Banque de France. En dépit de ces témoignages, M. Darrou demeura perplexé.

— Avez-vous, demanda-t-il, d'autres pièces d'identité ?

— Le pseudo Colin se troubla. Puis, brusquement, en pleurant il s'écria :

— Eh bien ! non, monsieur le commissaire, je n'ai pas d'autres papiers. Je suis l'ancien forçat Charles Schwalm. Après quarante ans de labeur à Saint-Ouen, j'ai cru que je pouvais redevenir un honnête homme. Comme Etcheverry, je veux me réhabiliter en versant mon sang pour la Patrie. La France, en ce moment, n'a-t-elle pas besoin de tous ses enfants ?

— Qu'auriez-vous fait à la place du commissaire ?

— J'ignore si M. Darrou, entraîné par l'émotion, n'a pas serré la main à Charles Schwalm. Ce geste instinctif, il n'est point un seul patriote qui eût hésité à l'accou-

plir. En dépit de son admiration pour cet homme qui sacrifiait, pour servir, sa tranquillité, sa liberté et sa fortune, le magistrat, obéissant à la loi, a dû envoyer en prison l'ancien forçat.

Charles Schwalm est, en ce moment, au Dépôt.

Il comparaitra devant les juges pour évasion de bagne.

Je ne crois pas qu'il existe un seul magistrat capable de condamner ce malheureux.

Est-ce que toutes les lectures et tous les lecteurs du *Bonnet Rouge* ne seront pas d'accord avec moi, encore une fois, pour demander à M. Poincaré, qui a grâcié Etcheverry, de signer la mise en liberté des autres forçats héroïques ?

Léo Poldès.

Sous notre Bonnet

Les déclarations de M. Mabry au Journal sont fort commentées. Les patriotes les approuvent, car elles rassurent. Mais il est des gens dont le patriotisme se manifeste volontiers par des propos alarmants. « Il a été prononcé 64 condamnations à mort, dit la Liberté. C'est bien peu quand on sait de quelle armée d'espions nous sommes environnés. » La Liberté oublie d'abord que la zone des armées n'a pas été seule nettoyée. L'arrière aussi est surveillé et, au cours de sa conversation avec le rédacteur du Journal qui l'interrogea, le ministre de l'Intérieur dit également que, dans la zone de l'intérieur, la Sureté générale arrêta 735 espions dont 9 furent condamnés à mort et 33 aux travaux forcés et à la prison. Au demeurant, si la Liberté, comme elle l'insinue, sait vraiment quelque chose, ses autorités compétentes. Ainsi les espions seront pinçés, cela vaudra mieux que de s'enfermer dans les lectures.

Les Syndicats et la Vie chère

L'Union des Syndicats de la Seine tient cet après-midi, à deux heures, un meeting contre la vie chère, à la Maison des Syndicats, 33 rue de la Grange-aux-Belles.

Précédant la parole : Bled, Luquet, Maxence Roides, Gaston Lévy, Jouhaux.

Dans Paris

ACCIDENT. — Ce matin Mme Flavie, 32 ans, en voulant remplir une lampe à alcool, allumée le feu à ses vêtements et fut grièvement brûlée aux mains et aux jambes. A Necker. Etat désespéré.

LE JOURNAL NE DOIT PAS ÊTRE CRIÉ

AUX ÉCOUTES

Le bel Hellène



— Je ne sais pas si c'est la jupe, mais vous avez plutôt l'air d'un sauteur.

Wagner de légende

Il y a des légendes qui ont la vie dure. Cela tient à ce qu'il y a des gens qui veulent que l'existence de légendes dont ils vivent. Certains mensonges sont entretenus comme arriani à l'être la poie aux yeux d'or.

Lucien Lafaire

Le sublime est souvent tout près du grotesque. Classez où il vous plaira le « poème » de Paul Claudel, « génie catholique », que la Croix vient de publier, et dont voici le début : Seigneur, c'est vrai que ton Dieu est grand, et que tu n'as pas moyen de faire autrement.

Ce n'est finalement pas Romola Holland qui aura le prix Nobel de littérature, ni Emilie Verhaeren. Mais le prix n'est point celui d'aussi nobles écrivains, ne risque pas de déchoir, rassurez-vous : il ne sera pas attribué, ni pour 1914, ni pour 1915. Ainsi en a décidé l'Académie de Suède. Ce n'est donc qu'un ajournement. Espérons qu'en 1916, on pourra discuter avec plus de sérénité et moins hésiter à couronner le mérite vrai.

Volterra ! Tu, est le nom — propre ? ? — qui s'étale en première page du Journal des Débats, comme titre d'un « Croquis d'Italie ». Eh oui ! L'association de Dommien aurait-il déjà opéré chez nos alliés, avant de venir chercher à arracher vingt mille francs sous à chacun des gérards du café d'Angleterre, sur leurs poubelles quotidiennes ? Nous avons lu l'article avec intérêt. Nous sommes vite déçus. Il s'agit d'un pauvre petit, noblement perché, plein de pittoresque et de caractère, et qui a connu la sympathie et l'affection de deux écrivains célèbres. Rien de commun que le nom, vous le voyez. Car la noblesse, le caractère, il n'en faut point chercher chez le patron du Café d'Angleterre. Quant à la sympathie et à l'affection, elle est inspirée jamais, ce n'est certes pas à ses collaborateurs.

Léon Daudet a des trouvailles occasionnelles, il faut le reconnaître. En général, il ençoit par ses normes entassements d'ordures monochromes ; mais parfois, une bouffonnerie réveille. Au début de son dernier volume de souvenirs, il décrit la littérature de 1890. Tout est nul et triste. Au roman, c'est Zola, c'est-à-dire du « roman ». Au théâtre : « les laissés-pour-compte de Sardou, les vaudevilles fléris à Sarcey et les travestis du malheureux Ohnet, les horribles adaptations, par le juif Busnach, de la scénologie de Mécan », le poëme fade de Fontenay, le poëme brutal du Théâtre-Libre, même marasme dans la critique : Brunetière, ni Péguy, ni même Taine ne trouvent grâce devant Daudet. Un seul homme apparaît, tout est à dédaigner. Un seul homme apparaît, tout est à dédaigner. Un seul homme apparaît, tout est à dédaigner.

M. Gouverneur Morris a publié, dans le New-York Times, une belle lettre, adressée aux petits enfants Américains. Leur conseil d'acheter des jouets français, pour s'acquiescer d'un devoir, et aussi en songeant aux enfants d'Amérique qui ont été noyés comme de tout petits chats avoués, par les torpilles allemandes.

M. Morris explique aussi une autre raison d'acheter la France.

« Ce que l'Amérique n'a pas fait depuis le commencement de la guerre appartient à l'histoire. Pourtant, nous n'avons pas entièrement perdu le respect du monde. Pourquoi ? Parce que beaucoup d'Américains, individuellement, ont fait tout ce qu'ils pouvaient comme aide. Les uns ont donné de l'argent, d'autres leurs

services ; les uns ont rapporté des blessés sous le feu, d'autres ont combattu et combattu encore, épaulé contre épaulé, avec les Français et les Anglais, et beaucoup, en se battant ainsi, ont été mutilés ou tués. Et alors, les vieux disent : « Quand l'individu est si brave et généreux, la nation ne peut pas être cupide et lâche. » Et cela est vrai. Nous ne sommes ni cupides ni lâches, mais, comme d'habitude, les Américains nous ont donné les apparences d'un mauvais renom.

Et les jeunes Américains nous achèteront sans doute des jouets, parce que nous sommes restés le peuple qui ne fait pas la guerre aux petits enfants.

Marmite, journal du front, conte un mot d'esprit emprunté d'un hérosisme extraordinaire.

Les sous-lieutenants B. et C. ont été blessés très gravement par une torpille. Dans le poste de secours où on l'avait étendu, sitôt relevé, le médecin chef sondait minutieusement l'effroyable plaie de la cuisse. Doucement, puis, avec des précautions infinies, la jambe du mutilé fut placée dans une gouttière métallique.

Alors, le sous-lieutenant B. trouvant la force de sourire, dit au médecin :

« Hélas, vous aussi, docteur, vous placez des réseaux de fils de fer ! »

« Plus tard dans de telles circonstances c'est d'un beau courage. »

Les fameuses pancartes de l'ancien ministre de la guerre furent le thème de maintes interprétations.

Dans un wagon, une jeune femme, un monsieur d'un certain âge et un monsieur plus jeune ont pris place. Le wagon était à moitié plein, le monsieur d'un certain âge se promène. L'autre en profite, murmure d'abord quelques mots polis, puis communique une cour et règle à la jeune femme. Elle ne paraît pas se scandaliser, le monsieur d'un certain âge se promène par trop expansif. La dame alors, assise à côté de la vitre où est coiffée la pancarte du silence, prend un lin éryon, et en carapètes minutieusement, dans la phrase : « Les oreilles ennemies vous écoutent » remplace l'adjectif par les mots « de mon mari ».

Comme quoi les pancartes de M. Millerand auront servi à quelque chose.

Bien qu'il ne fut pas encore complètement remis de sa blessure, le député Liebknecht s'employa au cours de la dernière séance du Reichstag une énergie remarquable. Au moment où le chancelier parlait de l'annexion de la Serbie, Liebknecht s'est levé vers la tribune des diplomates étrangers et regardant le ministre de Grèce, il s'est écrié : « Oui, les Grecs ont lâchement abandonné les Serbes. »

Du carnet de la semaine : M. Painlevé a appelé à la direction du Cabinet du « ministère des inventions intéressant la défense nationale », — dont il est titulaire — M. Emile Borel, sous-directeur de l'École Normale Supérieure.

M. Borel, qui est une des plus belles intelligences scientifiques de notre temps, bien que très jeune, est aussi un organisateur remarquable et un initiateur d'action.

Il avait créé la « Revue du Mois », pour travailler au progrès des sciences et rapprocher les savants des penseurs. Son salon est un des plus brillants de Paris, et il réunit autour de M. Borel, un grand nombre de jeunes savants, Mme Borel fille du grand mathématicien Appel, y attire les écrivains ; elle est elle-même un écrivain remarqué sous son pseudonyme de Camille Marbo, qui lui vaut un prix de sa vie nouvelle.

Emile Borel est un spécialiste des questions d'évaluation et d'investitions, il dirigeait, avant la guerre, chez Financière, une collection scientifique consacrée aux grandes questions scientifiques et industrielles.

Lieutenant d'artillerie, il avait été cité à l'ordre du jour de l'armée.

M. Painlevé ne pouvait faire un meilleur choix.

POSTE RESTANTE

Le dernier roman d'Upton Sinclair, le grand romancier américain dont Le Journal restera parmi les chefs-d'œuvre de la littérature contemporaine, a eu la susceptible prouesse de certains cercles anglais et les Bibliothèques Britanniques, qui sont, Outre-Manche, un puissant médium de propagande illégitime, ont banni de leurs listes. C'est que le mariage de Sylvia traite d'un sujet délicat qui n'est d'ailleurs pas spécial à l'Amérique. Le mariage est traité dans ce roman dans le mariage courtois qui n'exige aucune garantie de santé de la part du mari. Brieux avait déjà traité chez nous le sujet dans les Avariés. Upton Sinclair le développe avec son talent courageux et sincère en même temps qu'avec le tact le plus grand.

Le roman, en dépit de l'index des Bibliothèques anglaises, a rencontré en Angleterre le même succès qu'en Amérique. Les éditions s'en épuisent très vite. (Warner Laurie, éd.).

On annonce la mort du dessinateur Tofani. Il fit de nombreuses illustrations dans les périodiques populaires et signa pas mal d'affiches qui s'étalaient dans les rues, recommandant telle ou telle station balnéaire ou autre.

On annonce la mort du dessinateur Tofani. Il fit de nombreuses illustrations dans les périodiques populaires et signa pas mal d'affiches qui s'étalaient dans les rues, recommandant telle ou telle station balnéaire ou autre.

M. Bonnet, rentré ainsi en possession d'une petite fortune qu'on peut évaluer à un demi-million, ramèné généralement à Mlle Suzanne Raymond un billet de cent francs !

Pour commémorer cet acte de haute générosité l'Auto ouvre dans ses colonnes des souscriptions : la première pour offrir à M. Bonnet une médaille de bronze et la seconde pour la remise d'une autre médaille à Mlle Suzanne Raymond. Les souscriptions ne doivent pas être supérieures à 0 fr. 10 par personne.

Déclarations royales

Les déclarations successives du roi Konstantin indiquent combien la position choisie par lui est hérissée de complications. Ce n'est pas impunément que l'on imite le Kaiser dans ses procédés et que les traités les plus solennels sont remis comme de vulgaires « chiffons de papier ». Sans doute, le roi de Grèce, au contraire de toute vérité, affirme pour la centième fois que le traité serbo-grec ne le liait qu'en cas d'une pure guerre balkanique, mais son affirmation se heurte à celle, préemptoire, de Venizelos qui affirme que les termes en étaient beaucoup plus larges, ce qui lui permit de faire appel à la Serbie, lorsqu'en mai 1914, les rapports entre les Grecs et les Turcs devinrent hostiles.

Mais Konstantin ajoute que la Bulgarie continue à être « l'ennemi héréditaire » et le jure, foi de gentilhomme, n'avoir signé avec elle aucun traité.

Le serment de Konstantin n'est pas suspect, mais cela n'ajoute rien à son esprit politique.

Ce que ne dit pas le roi de Grèce c'est que, de la Bulgarie, le Kaiser, il a eu en dehors de ses ministres et du Parlement une politique personnelle et secrète.

Sans aucun doute, Guillaume II a reçu de lui l'assurance que ses projets ne rencontreraient aucune hostilité de sa part ; et lorsque la question de la coopération bulgare s'est posée, Konstantin s'est borné à réclamer simplement la garantie du territoire grec. Et la Bulgarie, rassurée par Guillaume II, a mobilisé son armée.

Mais, stupéfaction, la Grèce, gouvernée par Venizelos, mobilise la sienne ! Que signifie ? Emotion profonde ! Les Grecs tiendraient-ils à honneur leur traité d'alliance avec la Serbie ? Konstantin les rassure, ainsi que Guillaume II ; il renverse Venizelos, il met la main sur la bouche de la Grèce qui proteste, il congédie le Parlement, il s'affirme avec éclat l'homme du Kaiser.

C'est ce qu'il appelle la neutralité bienveillante auprès de notre ministre M. Guillemé qui a laissé faire tout comme M. Deville, et il le répète au bon Denis-Cochin, ministre d'Etat.

Alors la Bulgarie accomplit son forfait. Elle poignarde dans le dos la Serbie. La voilà à Monastir ! Monastir ! Cité des rêves bulgares et aussi des rêves grecs. Les pavillons allemands, autrichiens et bulgares y flottent, paraît-il, sur les divers édifices. A qui Monastir ? Ah ! si le pavillon grec pouvait y flotter à son tour ! Du coup Konstantin paraîtrait un aussi grand homme que Ferdinand de Cobourg !

Et sans tirer l'épée ! Pas même contre les Français qu'il est décidé à protéger lorsqu'ils voudront bien se rembarquer à Salonique !

Sans doute le rêve de Venizelos, renouveau de Périclès, s'évanouirait. Les ennemis héréditaires, Turcs et Bulgares, auraient repris de la vigueur et de la puissance.

Mais la Grèce, somme toute, se serait reposée. Guillaume II, d'elle serait contenté et Tino, son roi, satisfait. Seuls les Français seraient un peu déçus dans leur politique sentimentale, ayant négligé de faire soutenir par la quene des canots celle de Denis-Cochin, comme disent les poilus de Salonique et d'ailleurs.

C. BROUVILLE.

Roumanie et Bulgarie

Lors de la guerre russo-turque en 1877, le roi Carol autorisa le libre passage des troupes russes à travers la Roumanie et quelques mois plus tard une armée roumaine d'environ cent mille hommes se joignit aux troupes libératrices, lancées au-delà du Danube pour la délivrance du peuple bulgare.

Aujourd'hui, 38 ans après, le Tsar de Russie demande de nouveau à la Roumanie le libre passage de ses troupes, dirigées cette fois-ci contre le pays même qu'ils sauvèrent jadis de massacres et d'extermination. L'ingratitude de la Bulgarie impose un châtiment sévère et les Roumains ont le droit et le devoir d'y prendre part, comme ils ont pris part à l'œuvre humanitaire de 77-78. Car les tombes des héros roumains dispersés sur les plaines de Griviza et Pleyna sont foulées aujourd'hui par les bachi-bouzouks sanglants, les monuments modestes de l'épopée héroïque sont saccagés et le Tsar Ferdinand et le Sultan Mehmed, n'ont qu'un seul désir : combattre la Russie, humilier la Roumanie.

L'avenir et l'existence même de la Roumanie sont en danger. Le triomphe bulgare serait infiniment fatal pour elle et ses riches provinces de Dobroudja seraient à la merci du voisin du Sud. Le peuple bulgare a été élevé dans un sentiment de haine contre la Roumanie et dès les premiers jours de la délivrance les livres scolaires rappelaient aux générations qu'une partie des Bulgares sont sous le joug roumain. L'idée d'une guerre contre la Roumanie fut systématiquement semée dans le peuple bulgare et, si demain, la Bulgarie, par impossible, se tire d'affaire, malheur aux Roumains ! Le Tsar Ferdinand, dans une proclamation lors des événements de 1913, avait souligné cette idée ajoutant que le drapeau bulgare doit flotter jusqu'à la frontière russe.

La politique bulgare envers la monarchie danubienne est, depuis plusieurs années, conforme à ces aspirations. Depuis Stambouloff jusqu'à Radoslavoff, depuis le premier régime de l'Indépendance bulgare jusqu'aux jours de l'armée de guerre, les gouvernements bulgares de tous partis, de toutes nuances ont cultivé soigneusement les tendances malyeillantes à l'égard de la Roumanie. Après l'intervention roumaine de 1913, en Bulgarie furent fondées à l'appui de ces tendances plusieurs sociétés antiroumaines demandant, sous les auspices du Tsar et des Ministres, l'intervention armée contre la Roumanie dont l'unique fort est d'avoir participé à la libération de la Bulgarie et puis, en 1913, d'avoir arrêté le carnage dans les Balkans.

Le moment est venu pour la Roumanie de prendre part à la grande guerre pour libérer ses frères de Bucovine et de Transylvanie et pour écarter le cauchemar bulgare. Demain, lorsque le Tsar Nicolas II ordonnera la marche en avant de ses troupes rassemblées en Bessarabie, Ferdinand de Roumanie à l'exemple de son prédécesseur, doit leur laisser le libre passage, se joindre même à elles pour combattre l'ennemi commun : La Bulgarie du Cobourg-Gotha.

Léon SAVADJIAN.

Dès les premiers froids il faut employer, chaque jour, la véritable CRÈME SINON pour se protéger contre gelures, crevasses, etc.

La Démocratie française et la Démocratie russe

Le dernier numéro (numéro 9) de la Revue hebdomadaire russe, qui paraît à Paris, sous la direction de Plekhanov, Alexinsky, Avendjev, Lubimov, Agouajov, Veroydjev, publie une intéressante déclaration, où la rédaction prend position vis-à-vis de la question brûlante des réfugiés russes en France menacés d'expulsion.

« A en juger d'après les nouvelles de Russie, dit la rédaction, notre gouvernement sera contraint de céder à la pression de l'opinion publique et de convoquer la Douma. Le premier soin des représentants de la démocratie sera — nous en sommes fermement convaincus — de reprendre ses vieilles revendications des libertés politiques, de réclamer notamment l'amnistie et l'égalité des droits des nationaux. Nous sommes sûrs que ces revendications trouveront l'appui de toutes les couches de la société russe qui craignent avec raison le danger que fait courir au pays la politique réactionnaire et tyrannique de notre gouvernement. »

Or, continuent nos camarades russes, juste au moment où toute la Russie progressive mobilise ses forces en vue de cette tâche, ici à Paris, le député Gall — sans qu'on sache s'il agit de lui-même ou s'il est poussé par des considérations « diplomatiques » ignorées de nous — a présenté à la municipalité de Paris et fait voter une proposition suivant laquelle les sujets des puissances alliées établis en France seraient contraints de remplir leurs obligations militaires ou de quitter le territoire français sous peine d'arrestation.

Il était difficile de rendre un plus précieux service à notre gouvernement russe. Il est clair, en effet, que la décision de la municipalité, sous les dehors de viser les alliés, frappe les émigrés russes qu'elle veut priver du refuge que la France démocratique leur a donné. Le gouvernement national — les Serbes sont si peu nombreux à Paris, qu'il n'y a pas à en parler — les Italiens ont la faculté de rentrer en Italie. La décision de la municipalité ne vise donc que les Russes et même que les émigrés russes qui n'ont pas la faculté de retourner dans leur pays.

Par de semblables initiatives la réaction française peut rendre un grand service au mouvement russe, mais ce sera un grand coup porté à la démocratie russe, profondément désillusionnée sur la démocratie française.

Devant la gravité de la proposition, la rédaction de l'Appel expose d'abord la situation des réfugiés russes : « Nous devons déclarer que les émigrés politiques », sont irréprochables au point de vue du service militaire ; en effet, ou bien ils sont priés de leur droit, ou bien ce qu'ils ont fait, ce n'est pas l'armée russe, mais le parti, la prison ou la déportation.

Il est vrai que nous n'avons pas de passe-ports de la police russe ; mais nous pouvons présenter nos titres révolutionnaires et autres documents avec lesquels doit compléter un dé-

LES PLANCHES

ÉCHOS

Le théâtre National de Christiania vient de publier le résumé de ses travaux pour la saison 1914-15. Le répertoire scandinave, et plus particulièrement le norvégien, est comme de juste celui qui a été le plus souvent représenté, mais il est intéressant de retenir qu'aussitôt après lui, c'est le répertoire français qui occupe la place prépondérante, puisque, tandis que quatre pièces françaises étaient jouées, une seule pièce allemande fut affichée dans l'année.

Le théâtre National, dit le Bulletin officiel, a donné 339 représentations dans l'année et n'a accordé qu'une seule soirée d'hospitalité à des étrangers ; ce fut celle que M. Lagend-Poc donna en janvier dernier en l'honneur des artistes belges et français.

Conclusion : les Norvégiens sont restés des amis fidèles de la pensée française.

Courrier des Spectacles

Porte Saint-Martin. — Aujourd'hui dimanche, Cyrano de Bergerac sera représenté, en matinée, à 1 heure 45, avec M. Le Barsy, Mme André Magard, M. L. Gauthier, MM. A. Lalmelles, Clasis, Cazalis, en soirée, à 7 heures 30, avec Mme Magard, M. L. Gauthier et M. Jean Duval, qui, ce soir-là, jouera le rôle de Cyrano.

La location est ouverte pour la soirée du vendredi 24 décembre (Réveillon). Pour répondre aux demandes qui lui parviennent de tous côtés, la Direction de la Porte Saint-Martin a décidé de jouer, en outre, devant tous les jeudis une matinée supplémentaire de Cyrano de Bergerac. Donc, jeudi prochain, 16 décembre, à 1 heure 45, matinée de Cyrano de Bergerac ; M. Jean Duval, à cette matinée, jouera le rôle de Cyrano.

Nouvel Ambigu. — Nous aurons dit que la Demoiselle de Magasin ne pourrait plus avoir qu'un nombre très limité de représentations. Aujourd'hui dimanche, la Demoiselle de Magasin sera donnée en matinée et en soirée avec tous les artistes qui l'ont interprétée depuis la première représentation.

Concert Mayol. — Aujourd'hui matinée avec Cora Laparacrie dans l'amusante fantaisie « 100.000 francs par an ! » qui fait courir tout Paris au Concert Mayol. Partie de concert : toutes les étoiles de Paris.

Le 19 décembre prochain aura lieu, au Palais du Trocadéro, pour les blessés militaires, une matinée-conférence organisée par le Petit Journal, et dans laquelle, M. Gervais-Courtellemont montrera, avec projections lumineuses en continu, l'œuvre des Barbares (Reims et Champagne).

CE SOIR

THEATRES

COMÉDIE FRANÇAISE, 8 h. 15, Mademoiselle de Belle-Isle.

OPÉRA, 8 h., Le Secret de Polichinelle.

OPÉRA-COMIQUE, 7 h. 30, Manon.

OPÉRA-COMIQUE, 8 h. 15, Mademoiselle de Belle-Isle.

OPÉRA-COMIQUE, 7 h. 30, Manon.

OPÉRA-COMIQUE, 8 h. 15, Mademoiselle de Belle-Isle.

OPÉRA-COMIQUE, 7 h. 30, Manon.

OPÉRA-COMIQUE, 8 h. 15, Mademoiselle de Belle-Isle.

OPÉRA-COMIQUE, 7 h. 30, Manon.

OPÉRA-COMIQUE, 8 h. 15, Mademoiselle de Belle-Isle.

OPÉRA-COMIQUE, 7 h. 30, Manon.

OPÉRA-COMIQUE, 8 h. 15, Mademoiselle de Belle-Isle.

OPÉRA-COMIQUE, 7 h. 30, Manon.

OPÉRA-COMIQUE, 8 h. 15, Mademoiselle de Belle-Isle.

OPÉRA-COMIQUE, 7 h. 30, Manon.

OPÉRA-COMIQUE, 8 h. 15, Mademoiselle de Belle-Isle.

OPÉRA-COMIQUE, 7 h. 30, Manon.

OPÉRA-COMIQUE, 8 h. 15, Mademoiselle de Belle-Isle.

OPÉRA-COMIQUE, 7 h. 30, Manon.

OPÉRA-COMIQUE, 8 h. 15, Mademoiselle de Belle-Isle.

OPÉRA-COMIQUE, 7 h. 30, Manon.

OPÉRA-COMIQUE, 8 h. 15, Mademoiselle de Belle-Isle.

OPÉRA-COMIQUE, 7 h. 30, Manon.

OPÉRA-COMIQUE, 8 h. 15, Mademoiselle de Belle-Isle.

OPÉRA-COMIQUE, 7 h. 30, Manon.

OPÉRA-COMIQUE, 8 h. 15, Mademoiselle de Belle-Isle.

OPÉRA-COMIQUE, 7 h. 30, Manon.

TRIANON-LYRIQUE, 8 h. 15, Les Saltimbanques.

OPÉRA-COMIQUE, 8 h. 15, Mademoiselle de Belle-Isle.

OPÉRA-COMIQUE, 7 h. 30, Manon.

OPÉRA-COMIQUE, 8 h. 15, Mademoiselle de Belle-Isle.

OPÉRA-COMIQUE, 7 h. 30, Manon.

OPÉRA-COMIQUE, 8 h. 15, Mademoiselle de Belle-Isle.

OPÉRA-COMIQUE, 7 h. 30, Manon.

OPÉRA-COMIQUE, 8 h. 15, Mademoiselle de Belle-Isle.

OPÉRA-COMIQUE, 7 h. 30, Manon.

OPÉRA-COMIQUE, 8 h. 15, Mademoiselle de Belle-Isle.

OPÉRA-COMIQUE, 7 h. 30, Manon.

OPÉRA-COMIQUE, 8 h. 15, Mademoiselle de Belle-Isle.

OPÉRA-COMIQUE, 7 h. 30, Manon.

OPÉRA-COMIQUE, 8 h. 15, Mademoiselle de Belle-Isle.

OPÉRA-COMIQUE, 7 h. 30, Manon.

OPÉRA-COMIQUE, 8 h. 15, Mademoiselle de Belle-Isle.

OPÉRA-COMIQUE, 7 h. 30, Manon.

OPÉRA-COMIQUE, 8 h. 15, Mademoiselle de Belle-Isle.

OPÉRA-COMIQUE, 7 h. 30, Manon.

OPÉRA-COMIQUE, 8 h. 15, Mademoiselle de Belle-Isle.

OPÉRA-COMIQUE, 7 h. 30, Manon.

OPÉRA-COMIQUE, 8 h. 15, Mademoiselle de Belle-Isle.

OPÉRA-COMIQUE, 7 h. 30, Manon.

OPÉRA-COMIQUE, 8 h. 15, Mademoiselle de Belle-Isle.

OPÉRA-COMIQUE, 7 h. 30, Manon.

OPÉRA-COMIQUE, 8 h. 15, Mademoiselle de Belle-Isle.

OPÉRA-COMIQUE, 7 h. 30, Manon.

OPÉRA-COMIQUE, 8 h. 15, Mademoiselle de Belle-Isle.

OPÉRA-COMIQUE, 7 h. 30, Manon.

OPÉRA-COMIQUE, 8 h. 15, Mademoiselle de Belle-Isle.

OPÉRA-COMIQUE, 7 h. 30, Manon.

OPÉRA-COMIQUE, 8 h. 15, Mademoiselle de Belle-Isle.

OPÉRA-COMIQUE, 7 h. 30, Manon.

OPÉRA-COMIQUE, 8 h. 15, Mademoiselle de Belle-Isle.

OPÉRA-COMIQUE, 7 h. 30, Manon.

OPÉRA-COMIQUE, 8 h. 15, Mademoiselle de Belle-Isle.

OPÉRA-COMIQUE, 7 h. 30, Manon.

OPÉRA-COMIQUE, 8 h. 15, Mademoiselle de Belle-Isle.

OPÉRA-COMIQUE, 7 h. 30, Manon.

OPÉRA-COMIQUE, 8 h. 15, Mademoiselle de Belle-Isle.

OPÉRA-COMIQUE, 7 h. 30, Manon.

OPÉRA-COMIQUE, 8 h. 15, Mademoiselle de Belle-Isle.

OPÉRA-COMIQUE, 7 h. 30, Manon.

OPÉRA-COMIQUE, 8 h. 15, Mademoiselle de Belle-Isle.

OPÉRA-COMIQUE, 7 h. 30, Manon.

OPÉRA-COMIQUE, 8 h. 15, Mademoiselle de Belle-Isle.

OPÉRA-COMIQUE, 7 h. 30, Manon.

OPÉRA-COMIQUE, 8 h. 15, Mademoiselle de Belle-Isle.

OPÉRA-COMIQUE, 7 h. 30, Manon.

OPÉRA-COMIQUE, 8 h. 15, Mademoiselle de Belle-Isle.

OPÉRA-COMIQUE, 7 h. 30, Manon.

OPÉRA-COMIQUE, 8 h. 15, Mademoiselle de Belle-Isle.

OPÉRA-COMIQUE, 7 h. 30, Manon.

OPÉRA-COMIQUE, 8 h. 15, Mademoiselle de Belle-Isle.

OPÉRA-COMIQUE, 7 h. 30, Manon.